

Sujet n°1 - Que signifie « être sauvé » ?

Marie Noémie Brossut

L'être humain, depuis son existence, quelque soit l'époque, fait l'expérience d'un étrange décalage entre ce qu'il vit et ce qu'il désire. Il peut construire une existence, aimer, réussir, s'engager, et pourtant demeure en lui une impression d'inachèvement. Même lorsque tout semble aller bien, quelque chose reste en attente, comme si la vie promettait plus qu'elle ne donne. À cette expérience s'ajoute la conscience de la finitude. La mort, inévitable, projette son ombre sur toutes nos réalisations et fait surgir la question du sens. À quoi bon aimer, créer, transmettre, si tout est destiné à disparaître.

C'est dans cet espace de manque et d'angoisse que surgit la question du salut. Non pas d'abord comme une notion religieuse, mais comme une interrogation existentielle. De quoi l'homme doit-il être sauvé. Du non-sens, de la peur, de la mort, de la division intérieure qui l'empêche de coïncider avec lui-même.

Le christianisme affirme que ce manque n'est pas une illusion, mais le signe d'une vocation plus profonde, une ouverture à Dieu.

Dire que Jésus est le Sauveur, c'est alors affirmer que ce désir de vie pleine et de sens ultime n'est pas laissé sans réponse. Le salut n'est pas seulement la promesse d'un au-delà, il est l'irruption d'une vie nouvelle capable de traverser la souffrance et la mort.

Que signifie être sauvé aujourd'hui ?

Est-ce seulement espérer une vie après la mort, ou bien vivre dès maintenant une transformation de l'être, une guérison du désir et une entrée dans une relation qui donne sens à tout le reste.

L'expérience du manque et de la finitude ne relève pas seulement de la psychologie, elle touche à ce que le christianisme appelle la condition de l'homme. La Bible décrit cette condition comme marquée par le péché. Saint Paul parle du péché comme d'une puissance qui habite l'homme et le divise intérieurement, au point qu'il fait le mal qu'il ne veut pas et n'arrive pas à faire le bien qu'il désire (Rm 7,19). L'homme est ainsi en tension avec lui-même, incapable de coïncider pleinement avec ce qu'il reconnaît comme juste et bon.

Saint Augustin interprète cette division comme une rupture du cœur. Créé pour Dieu, l'être humain se replie sur lui-même et cherche dans des réalités finies ce qu'il ne peut recevoir que d'une source infinie. Il en résulte une inquiétude permanente, une incapacité à trouver un repos véritable. Le péché apparaît alors comme une désorientation de l'amour, une manière de se tromper sur ce qui mérite d'être aimé absolument.

Thomas d'Aquin approfondit cette analyse en montrant que l'homme est naturellement ordonné au bien universel, c'est-à-dire à un bien sans limite. Or lorsqu'il absolutise des biens partiels, richesse, pouvoir, reconnaissance, plaisir, il se rend esclave de ce qui ne peut pas le combler. Le mal n'est donc pas seulement moral, il est ontologique. Il touche la structure même du désir humain.

Cette aliénation se manifeste aussi dans la peur de la mort. La finitude radicale de l'existence rend fragile tout ce que nous construisons. Paul voit dans cette domination de la mort le signe d'un monde séparé de sa source de vie (Rm 5,12).

Ainsi comprise, la condition humaine apparaît comme une condition blessée. L'homme ne manque pas seulement d'informations ou de morale, il manque de vie. C'est à ce niveau que la question du salut prend tout son sens. Si le christianisme parle de salut, c'est parce qu'il reconnaît dans l'existence humaine une détresse plus profonde que toutes les solutions que l'homme peut se donner à lui-même.

Face à cette condition humaine blessée, le cœur de la foi chrétienne dit que Dieu ne se contente pas de constater la misère de l'homme, il lui offre une grâce qui le transforme. Paul affirme que l'homme est justifié gratuitement par la grâce, par la rédemption accomplie en Jésus-Christ (Rm 3,24). La justification n'est pas seulement un changement de statut, elle est une re-crédation intérieure. L'homme n'est pas seulement déclaré juste, il est rendu capable de vivre autrement.

Thomas d'Aquin distingue deux dimensions fondamentales de la grâce. La grâce guérit. Elle libère l'homme de la domination du péché, réoriente son désir, lui rend la capacité d'aimer Dieu et le bien. Mais la grâce élève aussi. Elle ne se contente pas de restaurer une nature blessée, elle introduit l'homme dans une vie qui dépasse infiniment ses capacités naturelles. Être sauvé, ce n'est pas seulement être réparé, c'est être transformé en profondeur.

C'est ce que la Bible exprime par le langage de l'adoption. Ceux qui reçoivent le Christ reçoivent le pouvoir de devenir enfants de Dieu (Jn 1,12). Paul parle d'un esprit d'adoption qui fait de nous des fils et des filles capables d'appeler Dieu Père (Rm 8,15). Le salut est donc une relation nouvelle, une entrée dans une communion qui n'est plus fondée sur la peur ou la loi, mais sur l'amour. La vie éternelle elle-même doit être comprise dans cette perspective.

Ainsi, le salut chrétien apparaît comme une réponse radicale au drame humain. Là où l'homme est divisé, il est unifié. Là où il est prisonnier de la peur et du non-sens, il reçoit une espérance. Là où il est enfermé dans sa finitude, il est ouvert à une vie qui ne peut pas être détruite.

Si le salut est plus qu'une idée, s'il est réellement une vie nouvelle offerte à l'homme, il doit passer par une histoire et par un visage. Le christianisme affirme que ce visage est celui de Jésus de Nazareth. Dire que Jésus est le Sauveur, ce n'est pas simplement lui attribuer un titre religieux, c'est affirmer que Dieu est entré dans la condition humaine pour la transformer de l'intérieur. Le Verbe s'est fait chair (Jn 1,14), c'est-à-dire que Dieu a assumé la fragilité, la souffrance et la mortalité humaines.

La croix constitue le point le plus paradoxal de cette affirmation. Que le salut passe par la mort violente d'un innocent est une idée scandaleuse. Pourtant, la foi chrétienne y voit le lieu où l'amour de Dieu va jusqu'au bout. Sur la croix, le Christ ne se contente pas de subir la souffrance, il la traverse en offrant sa vie. Il prend sur lui les conséquences de la rupture entre l'homme et Dieu, ce que Paul appelle la malédiction du péché (Ga 3,13), afin de les transformer en relation d'amour. Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, pour que nous devenions justice de Dieu en lui (2 Co 5,21).

Cela ne signifie pas que Dieu exige une punition, mais que Dieu assume lui-même ce que le mal produit. Le Christ se solidarise avec l'humanité jusque dans l'abandon et la mort. Il rejoint l'homme là où il est le plus perdu, pour l'en faire sortir. Être sauvé par un autre, c'est accepter que l'amour nous précède, qu'il nous porte quand nous ne pouvons plus nous porter nous-mêmes.

La résurrection révèle le sens ultime de la croix. Elle est la victoire de la vie sur la mort, la confirmation que l'amour offert n'a pas été vain. Le Christ ressuscité est le premier-né d'entre les morts (Col 1,18). Être sauvé, c'est être uni à cette vie. Paul exprime cela en disant que nous avons été ensevelis avec le Christ dans la mort pour que, comme lui est ressuscité, nous marchions nous aussi dans une vie nouvelle (Rm 6,4).

Si le salut est une vie nouvelle donnée dans le Christ, encore faut-il qu'il devienne mien. La foi chrétienne affirme que Dieu respecte radicalement la liberté humaine. Le salut n'est jamais imposé, il est proposé. C'est pourquoi la foi occupe une place centrale. Croire ne signifie pas seulement adhérer à des vérités, mais se remettre à quelqu'un. C'est un acte de confiance par lequel l'homme consent à recevoir sa vie d'un autre. Paul résume cela en disant que l'homme est justifié par la foi (Rm 5,1), c'est-à-dire par l'accueil de la relation que Dieu lui offre.

Cette foi ne reste pas intérieure. Elle prend une forme visible et corporelle dans les sacrements. Le christianisme affirme que le salut passe par des gestes, par une communauté, par une histoire. Par le baptême, l'homme est réellement incorporé au Christ et à sa mort et à sa résurrection (Rm 6,3-4). Par l'eucharistie, il est nourri de la vie même du Christ (Jn 6,56). Par le pardon, il est relevé quand il retombe. La grâce ne flotte pas dans l'abstrait, elle touche le corps, le temps, les relations.

L'homme contemporain, même lorsqu'il ne se reconnaît pas dans le langage religieux, fait l'expérience de mal-être, de solitude, d'angoisse, de vide, là où la tradition chrétienne parlait de péché et de perte. Pourtant, la réalité désignée est étonnamment proche. C'est toujours l'expérience d'une vie qui ne se suffit pas à elle-même, d'un désir qui dépasse ce que le monde peut offrir, d'une peur de la mort qui rend tout précaire.

Dans ce contexte, le salut chrétien ne se présente pas comme une fuite hors du réel, mais comme une promesse de guérison au cœur même de l'existence. Être sauvé, c'est être rejoint dans sa blessure la plus intime par un amour qui ne condamne pas mais qui relève. C'est découvrir que sa valeur ne dépend ni de la réussite, ni du regard des autres, ni même de son propre passé, mais d'un amour inconditionnel.

Le salut est aussi une libération. Celui qui se sait aimé de Dieu n'a plus à se justifier sans cesse. Il peut vivre sans être écrasé par la peur de ne pas être assez. Il peut affronter la souffrance et l'échec sans désespoir, parce qu'il sait que sa vie est portée par quelque chose de plus grand que lui.

Enfin, le salut est espérance face à la mort. La résurrection du Christ affirme que l'amour et la relation ne sont pas détruits par la fin biologique. La vie éternelle n'abolit pas le temps, elle lui donne un sens. Chaque acte d'amour, chaque fidélité, chaque souffrance offerte a une valeur qui ne se perd pas.

Être sauvé aujourd'hui, ce n'est donc pas s'évader du monde, mais l'habiter autrement. C'est vivre dès maintenant d'une vie qui ne peut pas être détruite, parce qu'elle est enracinée en Dieu. C'est, au cœur même de la fragilité humaine, recevoir une promesse plus forte que la mort.

Références :

Ces ouvrages ont accompagné et nourri la réflexion développée dans ce travail, et continuent d'inspirer ma recherche personnelle:

La Bible, traduction liturgique, en particulier Genèse 1–3 ; Psaumes ; Romains 3–8 ; Jean 1, 3, 6, 17 ; Galates 4 ; 2 Corinthiens 5 ; Philippiens 2 ; Colossiens 1 ; Hébreux 2 et 9 ; 1 Corinthiens 15

Thomas d'Aquin, Somme théologique, I–II (questions 82–89 et 109–114) ; III (sur le Christ et la Rédemption)

Pères de l'Église

Augustin, Irénée de Lyon, Athanase d'Alexandrie

Théologie moderne

Joseph Ratzinger, Karl Rahner, Jürgen Moltmann

Nombres de signes (espaces inclus) : 9980